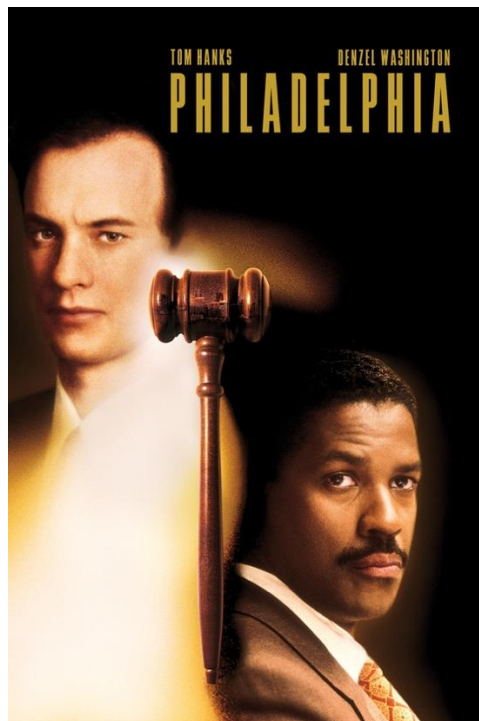


Philadelphia

Le procès de l'homophobie ?

Jonathan Demme, 1993



Compétences mobilisées :

- Situer *Philadelphia* de Jonathan Demme (1993) dans l'histoire des films de procès et en relever les spécificités
- Distinguer le procès judiciaire pour discrimination et le jugement social de l'homophobie dans le film
- Décrypter la séquence d'ouverture du film
- Analyser la réception du film par la communauté LGBTQIA+

Du matériel supplémentaire (séquences ou articles) peut être demandé à severine.graff@eduvaud.ch

***Philadelphia* comme film de procès**

Philadelphia raconte l'histoire d'un avocat gay atteint du SIDA qui poursuit son cabinet d'avocats très puissant pour licenciement abusif et discrimination du fait de sa maladie. Le résumé du film et l'affiche, qui met en évidence le marteau du juge, semblent l'inscrire dans la longue tradition hollywoodienne des films de procès (*trial film*). On pense bien sûr à *Douze hommes en colère* de Sidney Lumet (1957), au *Procès* d'Orson Welles (1962), ou à *JFK* d'Oliver Stone (1991). Qu'ils s'inspirent de faits authentiques ou fictifs, ces films sont si abondants que certains spécialistes, comme Carol Clover dans *Trial Films on Trial: Law, Justice, and Popular Culture* (2019), voient dans le procès judiciaire américain une matrice pour le cinéma. En quoi ? Sur le plan narratif, le procès propose une exposition des faits, un développement (voire des coups de théâtre) et un verdict qui s'apparente au dénouement filmique. Si les films de procès évacuent les longueurs propres au temps judiciaire, le dispositif judiciaire propose une histoire qui trouvera par le verdict un aboutissement, ce que le cinéma emprunte volontiers. Par ailleurs, le procès contradictoire américain devant les 12 citoyens ordinaires qui composent le jury se prête parfaitement au récit filmique, puisque le spectateur fonctionne comme un juré supplémentaire qui se façonne sa propre « intime conviction » durant le film.

Pourtant, *Philadelphia* n'est pas un film de procès ordinaire, puisque la démonstration de la culpabilité des employeurs d'Andrew devient progressivement secondaire. Pour gagner sur le licenciement abusif, la partie plaignante doit prouver que les employeurs ont licencié Andrew, non pour une maladresse professionnelle, mais par peur du SIDA. Or, aucun élément ne vient vraiment prouver cela. La séquence qui précède le verdict travaille à montrer la détresse physique et psychologique d'Andrew, et à exposer dans un miroir tendu par son avocat les lésions causées par le HIV (lésions de Kaposi) sur son torse. Et l'annonce du verdict est secondaire par rapport à la mort imminente du héros.



L'homophobie accusée ?

Prouver la discrimination est secondaire, car dans ce premier film grand public sur le SIDA, le spectateur n'est jamais amené à sympathiser avec le camp accusé (le cabinet d'avocat). Le pari des auteurs du film (Jonhatan Demme et son scénariste Ron Nyswaner, par ailleurs activiste gay)

est de viser l'homophobie persistante dans la société américaine. Cette homophobie est fortement activée par la peur de cette épidémie galopante pour laquelle il n'existe alors aucun traitement et où la maladie est souvent perçue comme une punition vis-à-vis des hommes ayant de relations sexuelles avec des hommes (voir fiche « *Philadelphia*, contrer la peur du SIDA »).

Pour ce faire, le héros du film Andrew (Tom Hanks) n'est pas le personnage focal, puisque le spectateur est invité à s'identifier à Joe Miller (incarné par Denzel Washington), l'avocat d'Andrew dont l'ignorance et l'homophobie sont appuyées dans de nombreuses scènes du film (comme la première consultation d'Andrew, la discussion avec sa femme ou la scène où il se fait aborder par un homme dans un supermarché, ce qu'il prend comme une agression).



Pourquoi le choix d'un personnage homophobe ? Ed Saxon, le producteur du film l'explique :

« We said from early on we're not looking for an audience that knows somebody with AIDS—the audience has a lot more in common with Denzel's character than Tom's character. So much of the crisis was about people being homophobic ». Mais cette ligne ne convainc pas certains membres de la communauté LGBTQIA+, qui voient dans *Philadelphia* un film homophobe.

Personnage homophobe ou film homophobe ?

Pour mettre de la clarté dans ce débat, il faut distinguer ce qui relève du discours d'un personnage (Joe Miller), dont le regard sur la maladie et l'homosexualité va en partie évoluer, et ce qui serait une homophobie inhérente au film et à son réalisateur.

Revenons d'abord sur les répliques homophobes du film. Entendre certains dialogues du film en 2023 peut choquer, car dans la bouche de Joe Miller, les insultes sont légion ! Prenons par exemple la scène dans la cuisine, où Miller expose ses préjugés à sa femme, mélangeant mimiques dégradantes, insultes, et pires clichés sexuels. Si sa femme le contredit partiellement, elle rit également à ses « imitations ». On peut donc dire que cette séquence ne condamne pas l'homophobie de Miller.

Certes, son regard évolue durant le film, mais il reste outré quand, à la fin du film, il est pris pour un homosexuel dans un supermarché, comme si cela revenait à l'insulter. De même, la relation entre Andrew et son compagnon (joué par Antonio Banderas) n'est pas montrée comme le serait une relation hétérosexuelle. On voit Joe Miller embrasser et caresser sa femme, alors que couple gay se contente de quelques clins d'œil et d'une tendresse discrète.

Nuançons un peu en rappelant que les représentations de l'homosexualité en 1993 restent un fait rare, dans des années où cette orientation sexuelle est encore condamnée dans plusieurs États américains (et sanctionnée dans l'armée suisse jusqu'en 1992).

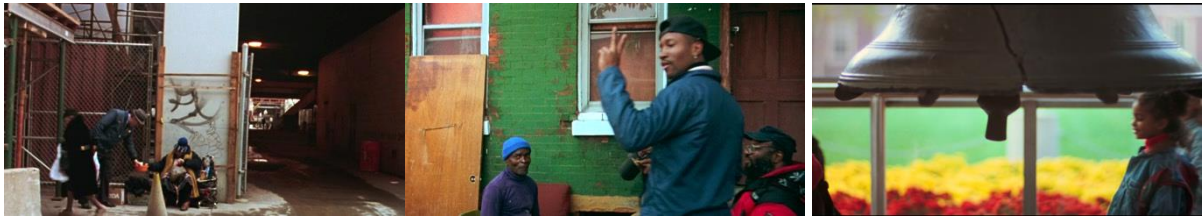
Du point de vue de la communauté LGBTQIA+, le choix du réalisateur Jonathan Demme est à double tranchant. Couronné du succès du *Silence des Agneaux* (1991), il dispose de la renommée suffisante pour assurer à son film un large public et ainsi de convaincre des spectateurs hétérosexuels n'ayant aucun contact avec des malades d'aller voir *Philadelphia*. Pourtant, le choix de Jonathan Demme choque également la communauté LGBTQIA+. En 1991, *Le Silence des Agneaux* raconte l'histoire d'un tueur en série qui est transsexuel et la

représentation de ce personnage est transphobe, puisque son sadisme est directement corrélé à sa transidentité.

Ode à la tolérance : analyse du générique

Pourquoi Demme a-t-il choisi d'appeler son film *Philadelphia* ? L'histoire étant inventée, il aurait pu choisir une autre ville et un autre titre. La ville a été créée au XVIIe siècle par des protestants persécutés, qui ont choisi un nom signifiant « amitié fraternelle ». Le générique, porté par la célèbre chanson de Bruce Springsteen « Streets of Philadelphia », illustre cette volonté de montrer une ville portée par les valeurs fondatrices de tolérance, où la déclaration d'indépendance a d'ailleurs été signée.

Le générique est composé de deux parties : des plans sur des citoyens, les montrant dans des activités quotidiennes, saluant la caméra comme s'il s'agissait d'un documentaire, ou qui se montrent solidaires vis-à-vis des plus faibles. Puis, on montre des symboles de la ville, comme la « Cloche de la liberté », un monument emblématique des valeurs américaines. Images de tolérance donc, mais qu'en est-il de la bande-son ?



Le texte de la chanson Bruce Springsteen crée un contraste avec ces images de communauté et de solidarité. C'est une personne malade qui s'exprime, abandonnée de la collectivité qu'elle interpelle pour lui venir à l'aide. Ce générique est important, car il pose d'emblée les valeurs de solidarité et de bienveillance auquel le film appelle, et surtout questionne le regard du spectateur hétérosexuel sur son homophobie potentielle et sur ses préjugés face à la maladie.

Streets of Philadelphia

I was bruised and battered (j'ai été meurtri et battu)

I couldn't tell what I felt (je ne pouvais pas dire ce que je ressentais)

I was unrecognizable to myself (j'étais méconnaissable à moi-même)

Saw my reflection in a window (j'ai vu mon reflet dans une fenêtre)

And didn't know my own face (et je ne connaissais pas mon propre visage)

Oh brother are you gonna leave me wastin' away (oh frère est-ce que tu vas me laisser dépérir)

On the streets of Philadelphia? (Dans les rues de Philadelphie ?)